ISAURE.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

ISAURE,

DRAME EN TROIS ACTES, MELÉ DE CHANTS,

PAR

MM. THEODORE N**, BENJAMIN ET FRANCIS,

Représenté pour la première fois sur le théâtre des Nouveautés, le 1er octobre 1829.

PRIX : 2 fr. 50 c.



Paris,

BRÉAUTÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PASSAGE CHOISEUL, N° 60 ET 62,

EN FACE DU THÉATRE COMTE.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SAINT-VALLIER.	M. THÉNARD.
ISAURE, sa fille, seize ans.	Mme ALBERT.
MARCILLY, ami de Saint-Vallier.	M. ALBERT.
JULES DE SAINT-VALLIER, cousin d'Isaure, dix-neuf ans.	M. ARMAND.
SELMAR.	M. MATHIEU.
BLANCHET, fermier de Saint-Vallier.	M. BOUFFÉ.
BLANCHETTE, sa femme.	Mlle DEJAZET.
LAURENT, domestique de Saint-Vallier.	
UN EXPRÈS.	
PARENTS, FERMIERS, DOMESTIQUES.	

La scène se passe dans les Pyrénées, près de Bagnères.

ISAURE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin ; à gauche, l'entrée d'un vestibule ; à droite, un bosquet de chevrefeuille. Au fond, on aperçoit, par-dessus les murs du jardin, de hautes montagnes dont le sommet est couvert de neige.

SCÈNE I.

LAURENT, DOMESTIQUES.

L'un porte un panier de vins, l'autre plusieurs pièces d'argenterie, un troisième une corbeille de fruits.

CHOEUR.

AIR :

De l'activité, de l'ardeur ;
N'oubliez
N'oublions } rien pour le service ;
Que tout soit en ordre à l'office,
Que ce repas nous fasse honneur.

LAURENT.

Ne servez qu'en vaisselle plate ;
Des fruits n'offrez que les primeurs ;
Parmi les vins et les liqueurs
Que le feu des cristaux éclate.

CHOEUR.

De l'activité, de l'ardeur,
N'oublions rien pour le service ;
Que tout soit en ordre à l'office,
Que ce repas nous fasse honneur.

(Les valets rentrent.)

SCÈNE II.

LAURENT, DEUX DOMESTIQUES.

1er DOMESTIQUE.

Dites donc un peu, père Laurent, qu'est-ce que ça signifie tous ces grands préparatifs pour le souper? l'argenterie qui prend l'air... le vin de Jurançon qui va sauter?

2e DOMESTIQUE.

Nous qui, ordinairement, restons les bras croisés, nous voilà tous sens dessus dessous depuis ce matin... ça n'est pas naturel.

1er DOMESTIQUE.

Est-ce que, par hasard, ce monsieur qui est arrivé serait un grand seigneur ?

2e DOMESTIQUE.

Ou un des Chinois dont parlait le journal du département?

LAURENT.

Vous n'y êtes pas, mes enfants.

1er DOMESTIQUE.

Ah! le père Laurent a souri... il sait ce que c'est, le père Laurent... voyons, dites-nous-le, père Laurent.

LAURENT.

Comment, mes enfants, vous n'avez pas encore plus d'expérience que ça...! vous ne savez pas écouter aux portes...! Vous auriez entendu M. de Saint-Vallier demander le notaire... parler de contrat avec l'individu arrivé ce matin... vous vous seriez rappelé que mademoiselle Isaure a seize ans, et le reste va tout seul.

1er DOMESTIQUE.

Ah bah! laissez donc, père Laurent... ce monsieur... un mari pour mademoiselle Isaure?

LAURENT.

Vous en doutez... tenez, regardez... Qui est-ce qui nous arrive là?..... Blanchet avec sa femme, voyez-vous?.... le fermier et la sœur de lait de mademoiselle, qui viennent ici tout endimanchés : non.... ça n'est pas une preuve....

SCÈNE III.

LES MÊMES, BLANCHET, BLANCHETTE.

LAURENT.

Bonjour, Blanchet.

BLANCHET.

Bonjour, monsieur Laurent. Bonjour, mes amis.

LAURENT.

La santé, monsieur Blanchet?

BLANCHET.

Mais....

BLANCHETTE, *l'interrompant.*

Excellente, comme vous voyez.... Eh bien! père Laurent, vous ne m'embrassez pas?

BLANCHET.

Allons, père Laurent, voulez-vous bien embrasser ma femme.

LAURENT, *embrassant Blanchette.*

Avec plaisir.

BLANCHET.

Là!

BLANCHETTE.

Ah! dame, quand on est heureux.... de bonne humeur.... on est toujours disposé à faire bon accueil aux gens; et moi et Blanchet nous sommes si contents.

BLANCHET.

Oui, ma femme et moi, nous pouvons nous flatter...

BLANCHETTE, *l'interrompant.*

D'être contents.... je l'ai dit.... Cette chère demoiselle Isaure, ma sœur de lait.... car c'est ma sœur de lait.... on va donc la marier...!

LAURENT.

Comment, vous savez?... Eh bien!... j'avais tort...

BLANCHET.

Certainement, et tenez... je vais vous dire....

BLANCHETTE, *l'interrompant.*

Je m'en charge.

BLANCHET.

Ma femme s'en charge.

BLANCHETTE.

Il y a trois jours, M. de Saint-Vallier a passé par notre ferme.... Il allait à Bagnères chez le notaire.... et il nous a dit qu'aujourd'hui nous pourrions venir féliciter mademoiselle Isaure sur son mariage.

BLANCHET.

C'est vrai, voilà le fait.

BLANCHETTE.

Aussi, dès le point du jour,

AIR : *Jeune batelière.*

J'ai mis pour êtr' belle
Ce que d'mieux j'avais,
Cett' robe nouvelle,
Ces rubans tout frais.
Sans être coquette,
J'aime les atours:
Un peu de toilette
Va si bien toujours.
Par sa parure autant qu' par ses discours
Une jeune fillette
Sait fixer les amours.

BLANCHET.

Je le dis sans blâme
Puisque ça lui plaît,
Tous les jours ma femme
S' fait bell' comme elle est.
C'est une coquette
Qui tient aux atours.

BLANCHETTE.

Un peu de toilette
Va si bien toujours.
Par sa parure autant que par ses discours
Une jeune fillette
Sait fixer les amours.

Après ça, en route, et grand train...

BLANCHET.

Oui, avec ça qu'en traversant le bois j'avais une peur....

LAURENT.

Peur... en plein jour.

BLANCHET.

Je crois bien... et le monstre...

LAURENT.

Quel monstre?

BLANCHET.

Qui désole la campagne... vous n'en avez pas entendu parler?

LAURENT.

Ce n'est donc pas un conte?

BLANCHET.

Un conte!

BLANCHETTE.

Blanchet l'a vu.

BLANCHET.

Je l'ai vu... et vu aussi distinctement qu'il est possible de voir... quand on ferme les yeux...

Air : *Je suis vilain* (de Béranger).

Tout blanc , tout v'lu , le r'gard farouche ,
Il heurle à faire enfuir un sourd ;
Avec ça qui vous ouvre une bouche ,
Qu'on y-entrerait comm' dans un four.
Notez qu' dans sa fureur sans bornes
Sur tout c' qu'y trouve il jett' la dent...
Moutons , vach's , tout's les bêt's à cornes...
Ça m' fait trembler, moi qu' en ai tant.

(On rit.)

Vous riez ! Voulez-vous que je vous conte notre dernière entrevue ?

LAURENT.

Ah ! oui , M. Blanchet , contez-nous ça.

BLANCHET.

C'était hier, pas plus tard , hier au soir , sur le coup de neuf heures..... Je revenais d'inspecter le travail de la journée..... je revenais tranquillement sans me presser, vu que j'étais las..... Blanchette était venue au-devant de moi ; j'nous en retournions tous deux bravement..... bras dessus, bras dessous..... en jasant comme mari et femme..... et naturellement nous nous mettons à parler de M. de Saint-Vallier et de sa fille. . . . . Notre femme , que j'dis à Blanchette , comme nous allons danser à la noce de mademoiselle Isaure... ! Alors, je ne sais si c'est l'écho qui s'met d'la partie , mais j'entends , et Blanchette l'a entendu comme moi , n'est-ce pas Blanchette ? une voix qui répéte Isaure.... J'me retourne..... les feuilles se mettent à remuer , les branches s'écartent , et je me trouve face à face avec une figure , oh ! mais une figure..... enfin , je vous ai fait son portrait... C'est alors que j'ai fermé les yeux en entraînant Blanchette , et ce matin , en passant au même endroit pour venir ici , le cœur nous battait d'une force....

LAURENT.

Cependant il ne vous est rien arrivé?

BLANCHET.

Non, heureusement.... mais pas loin de là.... nous avons trouvé un portefeuille qui, je le gagerais, appartient à quelque voyageur tombé sous la griffe de c'gaillard-là.

LAURENT.

Vous croyez?

BLANCHET.

Il n'y a pas à en douter... Blanchette, montre donc le portefeuille.

BLANCHETTE.

Le voilà... Voyez-vous, il y a dessus un nom... Selmar...

LAURENT.

Selmar!... mais c'est le nom de ce jeune homme de Paris qui avait demandé la main de mademoiselle Isaure, et que M. de Saint-Vallier avait refusé tout net.

BLANCHET.

Ah bah!

LAURENT.

Ce n'est pas par le monstre qu'il a été dévoré, mais bien par les loups... car, le lendemain de son départ... on a trouvé son cheval à moitié mangé, et ses habits déchirés et ensanglantés.

BLANCHETTE.

Pauvre malheureux! Quant à son portefeuille il n'avait pas fait une grande perte... il n'y a rien dedans que des boucles de cheveux.

LAURENT.

Ça ne m'étonne pas; je crois que sa bourse non plus n'était pas bien garnie, ce qui fait qu'il a eu son congé en bonne forme. Un homme riche comme M. de Saint-

Vallier ne pouvait pas choisir un gendre sans fortune.

BLANCHETTE.

Mademoiselle Isaure mérite tant d'être heureuse... elle est si bonne, si douce...

BLANCHET.

Ma femme, ma femme... la v'là qui accourt de ce côté.

Isaure arrive en courant.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ISAURE.

ISAURE.

Jules... Jules... Ah! c'est vous, Laurent... N'avez-vous pas vu mon cousin?

LAURENT.

Non, mademoiselle... il est parti à la chasse à quatre heures du matin... Mais voici...

ISAURE.

C'est Blanchet, ce bon Blanchet... ainsi que ma chère sœur.

TRIO.

ISAURE.

Ah! que je suis contente.

ENSEMBLE.

BLANCHET.

Comme elle est avenante!

BLANCHETTE.

Quelle bonté touchante!

ISAURE.

Ah! que je suis contente!

ISAURE.

Viens donc, embrasse-moi.

BLANCHET, *tandis que sa femme embrasse Isaure.*

J' f'rais ben comme ell', ma foi.

ISAURE.

Mais Blanchette pourquoi
Rester six mois et plus absente ?

BLANCHETTE.

C' n'est pas ma faut', je vous l' promets.

BLANCHET.

Oh ! non, c' n'est pas sa faut', mamselle.

ISAURE.

Sais-tu bien que je t'en voulais ?

BLANCHETTE.

A moi ?

ISAURE.

Vraiment, je t'en voulais ;
Je me suis dit : M'oublîrait-elle ?

BLANCHETTE.

Moi, vous oublier ! ah ! jamais.

ENSEMBLE.

BLANCHETTE.

Ma sœur, ma compagne d'enfance,
Qui nous a comblés de bienfaits,
Me soupçonner d'indifférence !
Ah ! puis-je l'oublier jamais.

BLANCHET.

Pour une compagne d'enfance,
Qui l'environna de bienfaits,
Blanchette de l'indifférence !
Peut-ell' vous oublier jamais !

ISAURE.

Je l'avoûrai, d'indifférence,
Ma bonne sœur, je t'accusais ;
Mais mon dépit de ton absence
Te prouve combien je t'aimais.

BLANCHETTE.

Voyez-vous, mademoiselle.... c'est qu'une fois en ménage, on ne fait plus ce qu'on veut.

ISAURE.

Comment, est-ce que Blanchet t'aurait... empêchée...

BLANCHET.

Moi, empêcher ma femme de faire ce qui lui plaît...

Ah! mademoiselle, pour qui me prenez-vous?... ce n'est pas comme cela que j'entends le mariage.

ISAURE.

Tu le vois, ce n'est pas lui....

BLANCHETTE.

Oui, mais est-ce que vous ne vous rappelez pas qu'il y a eu un an à Pâques... vous avez été assez bonne pour tenir sur les fonts de baptême...

ISAURE.

Ton premier né...

BLANCHETTE.

Juste, et voyez-vous... vous saurez cela un jour... rien n'nous retient à la maison comme nos enfants.

BLANCHET.

Ah! ça, c'est vrai... il n'y a pas comme les mioches pour...

BLANCHETTE.

Fais-moi le plaisir d'aller régler tes comptes avec M. de Saint-Vallier... Moi, j'ai à causer avec mademoiselle Isaure... une conversation sérieuse entre femmes, ça ne te regarde pas.

BLANCHET.

C'est juste... Monsieur Laurent, si vous voulez m'annoncer?

LAURENT.

Certainement, monsieur Blanchet. (*Aux domestiques.*) Venez aussi... que je vous montre ce qui vous reste à faire.

Ils sortent.

SCENE V.

ISAURE, BLANCHETTE.

BLANCHETTE.

Nous voilà seules... je puis donc vous féliciter à mon aise.

ISAURE.

Me féliciter, et de quoi ?...

BLANCHETTE.

De ce qu'on va bientôt vous appeler madame.

ISAURE.

Comment madame...?

BLANCHETTE.

Une fois mariée, on ne vous dira plus mademoiselle.

ISAURE.

Mais, qui peut t'avoir conté?...

BLANCHETTE.

Votre père lui-même... il y a trois jours...

ISAURE.

Mon père me marier !...

BLANCHETTE.

Ça s'rait drôle que vous n'le sachiez pas, et que je l'sache moi...

ISAURE.

Hier au soir, seulement, mon père m'a dit qu'il s'occupait de mon bonheur.... Ce n'était là m'apprendre rien de nouveau... ne s'en occupe-t-il pas sans cesse ?

BLANCHETTE.

J'ai peut-être eu tort de vous parler... Si c'était une mauvaise nouvelle, je ne me le pardonnerais de ma vie... mais celle-là... c'est si gentil le mariage... voyez moi et Blanchet... (*Elle l'examine.*) Ah! bon Dieu, comme vous voilà rêveuse !

ISAURE.

Ce que tu viens de m'apprendre...

BLANCHETTE.

Vous fait de la peine? et pourquoi... Je me rappelle l'effet que ça a produit aussi sur moi... d'abord, mon cœur a battu un p'tit peu, et quand on m'a présenté Nicolas Blanchet, ça a été ben autre chose... et le jour du mariage donc... et depuis... et toujours... j'ai été heureuse, surtout lorsque je me suis vue mère... j'aime tant les enfants... Ah! je compte bien ne pas m'arrêter à mon premier... je veux doner une petite sœur au petit frère, et puis après des petits frères à la petite sœur... et toujours comme ça.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BLANCHET.

BLANCHET, *n'osant avancer.*

(*A part.*) Diable! il paraît que la conversation sérieuse dure encore. (*Haut.*) Not' femme!

BLANCHETTE, *à Isaure.*

Je vous dis tout cela... parce que...

BLANCHET.

Notre femme!... Blanchette!...

BLANCHETTE.

Eh bien! qui m'appelle?...

BLANCHET.

C'est moi qui voulais... si c'est possible... s'il n'y a pas d'indiscrétion... te dire...

BLANCHETTE.

Tout à l'heure.

BLANCHET.

C'est de la part de M. de Saint-Vallier.

BLANCHETTE.

Alors, tout de suite... voyons, parle... (*A Isaure.*) Nous reprendrons notre conversation plus tard. (*A Blanchet.*) Eh bien! t'expliqueras-tu?

BLANCHET.

Voilà le fait : M. de Saint-Vallier voudrait te parler.

BLANCHETTE.

A moi?

BLANCHET.

C'est même très pressé, attendu que j'crois qu'il s'agit d'un présent qu'il veut te faire.

BLANCHETTE.

Un présent...

BLANCHET.

AIR :

Viens, ma Blanchette.

BLANCHETTE.

Viens, mon Blanchet.

BLANCHET.

Me voilà prêt.

BLANCHETTE.

Va, je suis prête.

ENSEMBLE.

BLANCHET ET BLANCHETTE.

Il n' faut pas faire attend' les gens
Qui veul' vous faire des présents.

BLANCHET.

Viens, ma Blanchette.

BLANCHETTE.

Viens, mon blanchet.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

ISAURE, *seule.*

Me marier! moi... et pourquoi? j'étais si heureuse Ma tendresse pour mon père... l'amour de Jules... ah!

pourquoi n'avons-nous pas tout avoué! nous n'aurions pas à craindre qu'un étranger...

SCÈNE VIII.

ISAURE, JULES.

JULES, *dehors.*

Laurent, prends bien garde; mon fusil est encore chargé.

ISAURE.

Ah! Jules... j'ai bien des choses à te dire.

JULES.

Et moi, j'ai à te parler de la plus belle partie de chasse. Si ça n'avait pas été aujourd'hui ta leçon d'équitation... Mais j'ai tout quitté, je suis accouru, et quand tu voudras... voilà ta cravache.

ISAURE.

Non, Jules, aujourd'hui pas de cavalcade.

JULES.

Comment, pas de cavalcade? S'il y a interruption dans les leçons, moi, je ne garantis plus les progrès.

ISAURE.

J'ai bien du chagrin.

JULES.

Du chagrin... et tu ne me dis pas...

ISAURE.

Blanchette et Blanchet...

JULES.

Je les ai vus.

ISAURE.

Ils ne t'ont rien appris...

JULES.

Rien.

ISAURE.

Ils viennent de me faire une grande confidence.

JULES.

Une grande confidence !... j'en suis.

ISAURE.

Non, ça ne regarde que moi.

JULES.

Ah ! mon Dieu, comme tu dis cela! c'est donc bien triste ?

ISAURE.

Oh ! oui... je crois que j'en pleurerais... on veut me marier.

JULES.

Comment, te marier ? Eh bien ! et moi.

ISAURE.

Il n'en est pas question du tout.

JULES.

Nous séparer, nous, qui depuis l'enfance ne nous sommes quittés que le temps que j'ai passé au collége. C'est affreux !

ISAURE.

Allons, calme-toi, Jules !

JULES.

Mon oncle est !...

ISAURE.

Oh ! Jules... c'est un père qui nous chérit !

JULES.

Sais-tu seulement comment il est fait celui qu'on veut te donner?

ISAURE.

Oh ! mon Dieu non... à moins que ce ne soit ce monsieur qui est arrivé ce matin, et qui est toujours resté enfermé avec mon père.

JULES.

Comment, ce monsieur-là ?... Mais ça ne te convient

pas du tout... Je vais trouver mon oncle... tout lui avouer... oh! sois tranquille, je suis sûr d'être éloquent.

ISAURE.

Et s'il allait te répondre qu'il est trop tard?

JULES.

D'abord, il n'est pas trop tard, tant que l'autre... ne t'aura pas épousée.

ISAURE.

Oui, mais il nous fera des reproches pour ne pas lui avoir dit plus tôt que nous nous aimions... Arrête, Jules... je ne sais pas... mais je tremble... il vaut mieux attendre.

JULES.

Attendre... Et pourquoi?

ISAURE.

D'abord... tout cela... vois-tu, n'est peut-être qu'un bavardage de domestiques... : car, si mon père avait voulu disposer de ma main... ne m'aurait-il pas confié son projet?

JULES.

Ta réflexion est très juste... et moi... ne m'aurait-il pas consulté?... car enfin, on ne fait pas une chose semblable sans consulter sa famille... et j'en fais partie, moi, de la famille... Décidément, ce n'est qu'une histoire comme celle qui a eu lieu à l'époque où M. Selmar est venu passer un mois ici... Lui aussi, disait-on, devait t'épouser.

ISAURE.

Ah! ne parlons pas de lui...

JULES.

Tu as raison... ne nous occupons que de nous... Convenons de saisir la première occasion où mon oncle sera de bonne humeur pour tout lui déclarer.

ISAURE.

Je le veux bien.

JULES.

Il consentira... et tous nos plaisirs renaîtront... et nos cavalcades du matin.

ISAURE.

Et nos promenades du soir sur l'Adour.

AIR :

On entendra comme autrefois
L'écho des monts, joint à nos voix,
Redire à la frêle gondole
Emportée au souffle d'Eole :
Vogue, vogue bien loin du bord ;
Glisse, glisse avec mon trésor.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARCILLY, SAINT-VALLIER.

SAINT-VALLIER, *bas à Marcilly.*

Tout est bien convenu, et le notaire peut faire les deux actes à la fois.

MARCILLY.

Nous ne pouvions manquer d'être d'accord.

SAINT-VALLIER.

Mon ami, je vous présente ma fille, ma chère Isaure.

MARCILLY.

En voyant mademoiselle, les éloges dont elle est l'objet cessent de paraître exagérés.

ISAURE.

Monsieur...

JULES, *à part.*

Pas de tournure... Et comme il s'annonce ! par un compliment banal.

SAINT-VALLIER.

Isaure, monsieur, fils de mon meilleur ami, est un des plus riches propriétaires du département.

JULES, *à part.*

Faisons-lui voir tout de suite que je suis le cousin... (*Haut.*) Bonjour, mon oncle.

SAINT-VALLIER.

Bonjour, mon ami. (*bas à Marcilly.*) Eh bien, comment trouvez-vous ma fille?

MARCILLY, *bas.*

Elle est charmante.

JULES, *à part.*

Il ne fait pas seulement attention à moi... Ah! nous verrons.

SAINT-VALLIER, *bas.*

Je vais la prévenir de mes intentions.

MARCILLY, *bas.*

Puisse-t-elle les apprendre sans regret!

SAINT-VALLIER.

Je réponds de son consentement... Dans quinze jours la noce. (*Haut.*) Parbleu, Jules, je suis enchanté que tu te trouves ici... Pendant que je vais dire quelques mots à Isaure, tu vas conduire mon ami dans les usines... songe à bien me remplacer.

JULES, *à part.*

Comment, il faut que je le promène! ... Il n'a qu'à se bien tenir, je lui en ferai faire de l'exercice.

MARCILLY.

Mon cher ami, me voilà prêt à vous suivre.

JULES, *à part.*

Mon cher ami... cet air de protection...

SAINT-VALLIER.

Nous vous attendons ici.

ISAURE, *à part.*

Ah mon Dieu !

JULES, *bas à Isaure.*

Décidément, ça ne te convient pas du tout. (*Haut.*) Monsieur, quand vous voudrez, je suis à vos ordres.

MARCILLY.

Marchons, M. Jules.

Jules et Marcilly sortent.

SCÈNE X.

SAINT-VALLIER, ISAURE.

SAINT-VALLIER.

Isaure, nous voilà seuls... j'ai à causer avec toi.... Approche, mon enfant.

ISAURE.

Me voici, mon père...

SAINT-VALLIER.

Plus près encore... bien... Je te disais hier que je m'occupais de ton bonheur...

ISAURE.

Mon bonheur, c'est de vous aimer, d'être aimée de vous...

SAINT-VALLIER.

Fort bien... Mais n'as-tu jamais pensé que nous pourrions admettre un tiers à partager notre amitié ?

ISAURE.

Mon cousin Jules...

SAINT-VALLIER.

Jules... oh ! sans doute... il faut l'aimer... l'aimer comme un frère, enfin... Mais, assurée de son affection et de la mienne, crois-tu qu'il ne te manquerait rien ?

ISAURE.

Non, mon père, rien...

SAINT-VALLIER.

Telle doit être ta pensée... Si jeune encore !... c'est à moi d'éclairer ton inexpérience... Un jour, si je n'étais plus là pour te guider...

ISAURE.

Mon père...

SAINT-VALLIER.

Si je n'étais plus là... qui pourrait me remplacer auprès de toi ?... Jules... est trop jeune... J'ai dû faire choix d'un homme qui présentât toutes les garanties possibles... et c'est à M. de Marcilly que je vais confier le soin de ton avenir.

ISAURE.

Mon père... mon bon père !...

SAINT-VALLIER.

Eh bien !... cette nouvelle ?...

ISAURE.

Ah ! ne m'obligez pas à changer une position qui me plaît tant.

SAINT-VALLIER.

Et qui te parle de la changer ?... Je ne veux qu'ajouter à ton bonheur... L'accomplissement de mon projet ne nous sépare point... tu resteras toujours auprès de moi.

ISAURE.

Oui, toujours.

SAINT-VALLIER.

Et tu épouseras M. de Marcilly?

ISAURE, *avec peine.*

Oh ! non, jamais.

SAINT-VALLIER, *sévèrement.*

Jamais...

ISAURE.

Pardon, mon père... mais j'aimerais mieux ne pas me marier.

SAINT-VALLIER.

Qui te porterait à refuser le parti le plus convenable, le plus brillant ?...

ISAURE.

Mon père, n'êtes-vous pas assez riche ?...

SAINT-VALLIER.

Riche !... Et si je ne l'étais plus...

ISAURE.

Que dites-vous ?

SAINT-VALLIER.

Si bientôt il ne me devait rester rien... pas même l'honneur...

ISAURE.

O ciel !

SAINT-VALLIER.

Ton obéissance m'aurait évité ce pénible aveu... Mais, puisque tu l'as voulu, ton père va cesser d'avoir des secrets pour toi.

ISAURE.

N'achevez pas !

SAINT-VALLIER.

J'en ai trop dit pour ne pas achever... Depuis deux ans, je lutte en vain contre la ruine de mon établissement... Accablé sous le poids des engagements que j'ai contractés, je vois avec angoisse approcher le jour où il faudra tout découvrir... On ne me tiendra pas compte d'une probité que ne dément aucun acte de ma vie... tant de gens spéculent sur les malheurs imaginaires, que les infortunes réelles ne trouvent plus que des incrédules... Peut-être, hélas ! pour ne pas être assimilé à ces banqueroutiers infâmes... pour prouver que je

n'étais pas complice de ma mauvaise fortune... il faudra mourir...

ISAURE.

Mon père !... qu'osez-vous dire ?... N'est-il donc plus d'espoir ?...

SAINT-VALLIER.

Un seul homme au monde connaissait ma situation... il a craint de m'humilier en m'offrant des secours que j'étais trop fier pour accepter d'une main étrangère... Devenu ton époux... associé à mes opérations... il effacerait jusqu'aux traces de mon désastre... je lui devrais l'honneur... la vie... Malheureuse enfant, tu ne l'auras pas voulu !

ISAURE.

Quel reproche !... ah ! j'accepte M. de Marcilly pour époux... je l'accepte avec joie.

SAINT-VALLIER.

Ce n'est que du dévouement, mon Isaure...

ISAURE.

Ne me parlez plus ainsi... je ne me dévoue pas... non... je serai heureuse... On vient... Mon père, que mes caresses... ma joie... fassent passer la conviction dans votre âme!

SAINT-VALLIER, *la pressant dans ses bras.*

Ma fille !...

ISAURE.

Lisez dans mes yeux... vous n'y verrez que du bonheur...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JULES, MARCILLY.

MARCILLY.

Mon ami, recevez mes remercîmens; il était impossible de me choisir un guide plus aimable.

JULES, *à part.*

Il n'est pas difficile à contenter.

MARCILLY.

Monsieur Jules m'a donné sur votre établissement les détails les plus étendus, et cela avec une complaisance...

JULES, *à part.*

Je crois qu'il se moque de moi.

SAINT-VALLIER.

Pour le remercier d'avoir si bien tenu ma place, je me fais un plaisir de lui apprendre que, dans quinze jours, il dansera à la noce de sa cousine.

JULES.

Qu'entends-je ?

MARCILLY.

Quoi ! mademoiselle, vous daignez...

JULES.

Que va-t-elle dire ?

ISAURE.

Monsieur, mon père a reçu mon consentement.

JULES.

O ciel !

MARCILLY.

J'ai peine encore à croire à tant de félicité.

QUATUOR.

ENSEMBLE.

JULES.

O des trahisons la plus noire !
Consentir après son serment.

MARCILLY.

Mon cœur encore a peine à croire
A cet heureux consentement.

SAINT-VALLIER.

Désormais, voudrez-vous me croire,
Vous avez son consentement.

ISAURE.

Pour le bannir de ma mémoire,
Pourrais-je oublier mon serment ?

JULES, *à Isaure, bas.*

Après le baiser le plus tendre...

ISAURE, *de même.*

Ne m'accuse pas sans m'entendre...
Tu sauras tout.

JULES, *id.*

Comment !

ISAURE, *id.*

Ici je reviendrai.

JULES, *id.*

Quand ?

ISAURE, *id.*

Dans une heure.

JULES.

Ah ! si tu ne veux que je meure,
Sois au rendez-vous...

ISAURE.

J'y serai.

SAINT-VALLIER.

Eh bien ! Jules, de ta cousine,
Te voilà le garçon d'honneur.

JULES, *à part.*

Entendre un tel propos et faire bonne mine,
Lorsque mon sang bout de fureur!

LAURENT, *entrant en scène.*

Monsieur, on est servi.

SAINT-VALLIER.

Venez vous mettre à table,
Nous continuerons l'entretien,
En fixant le jour favorable
Pour serrer cet heureux lien.

ENSEMBLE.

SAINT-VALLIER.

Venez, venez vous mettre à table.

MARCILLY.

Allons, allons nous mettre à table.

ISAURE.

Dans cet hymen inévitable
Le devoir sera mon soutien;
Mais à ses yeux rester coupable,
Ah! j'en mourrai, je le sens bien.

JULES.

Vous viendrez au sortir de table,
Dans une heure, songez-y bien;
Car de tout je serais capable,
Si vous manquiez à l'entretien.

Tout le monde monte le vestibule... Il fait nuit... Pendant la fin de la musique, entrée de Selmar.

SCÈNE XII.

SELMAR, *seul.*

Sans habit, en désordre, l'air égaré, il parcourt les rochers, arrive à la porte du parc, y pénètre, et disparaît presque aussitôt.

SCÈNE XIII.

BLANCHET, *seul.*

Il descend le vestibule un falot allumé à la main... La musique continue en sourdine pendant le monologue de Blanchet jusqu'au retour de Selmar.

Là... juste au moment où j'allais me mettre à table... quand je me sens un appétit... un appétit... un appétit de jeune marié... quoi!... madame Blanchet vient me mettre ce falot dans la main... et me dit : Va, Blanchet... va voir, mon ami, au bout du parc, si tout est prêt dans le pavillon où nous devons passer la nuit... Va t'assurer que nous y serons bien... Et me v'là en route... Comme c'est restaurant une trotte au bout du parc, à cette heure... vers un pavillon isolé... Avec ça que Blanchette est une peureuse... Mais ma femme le veut ainsi... avançons... Dire qu'il faut passer sous des gros arbres qui vous font des figures!... quand il y a de la lune... et il y en a ce soir... de la lune... Il me semble toujours voir ce maudit... je n'sais quoi... car je serais bien embarrassé de dire... c'que c'était... j'crois toujours l'avoir sur les épaules. (*Ici on entend un fort gémissement.*) Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je viens d'entendre? Non... rien... c'était l'écho sans doute... diable d'écho... Dépêchons-nous d'arriver au pavillon... (*Au moment où il va pour sortir, Selmar se montre, pousse un cri et disparaît. — La musique cesse.*) Ah!... c'est fait de moi!

Au moment où il va pour rebrousser chemin, il se trouve nez à nez avec sa femme, que la frayeur ne lui laisse pas reconnaître d'abord.

SCÈNE XIV.

BLANCHET, BLANCHETTE.

BLANCHET.

Je suis perdu!

BLANCHETTE.

Es-tu fou de crier comme ça...? à qui en as-tu?... Voyons, parle...

BLANCHET.

Quoi!... comment!... c'est toi, Blanchette?...

BLANCHETTE.

Tu le vois bien.

BLANCHET.

Une minute plus tôt.... tu l'aurais vu... il était là...

BLANCHETTE.

Qui?

BLANCHET.

Le fou d'amour!...

BLANCHETTE.

Allons, te voilà encore avec ton fou d'amour.

BLANCHET.

Il gravissait ces roches... il a poussé un cri... et moi alors... j'ai crié au moins aussi fort que lui.

BLANCHETTE.

Je t'ai bien entendu... après?...

BLANCHET.

Après?... Il s'est sauvé, et j'allais en faire autant... Je crois même que c'est encore ce qu'il nous reste de mieux à faire.

BLANCHETTE.

Poltron! une autre fois j'aurai soin de ne te pas laisser aller seul... Allons... viens...

BLANCHET.

Je ne demande pas mieux... Ah! çà, qu'est-ce qui t'amène donc par ici, ma femme?...

BLANCHETTE.

Eh bien! puisque je ne te voyais pas revenir... il fallait bien aller au-devant de toi.

BLANCHET.

Ah!... et le souper?

BLANCHETTE.

C'est fini.

BLANCHET.

Déjà?

BLANCHETTE.

Et nous allons nous coucher.

BLANCHET.

Mais, moi, je n'ai pas soupé.

BLANCHETTE.

Tu en déjeuneras avec plus d'appétit demain matin... Marche...

BLANCHET.

Marche... à la bonne heure... Mais il est donc bien décidé que je ne souperai pas?

BLANCHETTE.

Oui.

BLANCHET.

Je suis capable, d'abord, de ne pas dormir de la nuit.

BLANCHETTE.

Eh bien! tant mieux.

BLANCHET.

Comment, tant mieux?...

BLANCHETTE.

Mais va donc.

BLANCHET.

Alors, passe devant, que je t'éclaire...

BLANCHETTE.

Ah ! poltron !

BLANCHET.

C'est ça... v'là comme elles sont les femmes... Pour peu qu'on ait des égards... elles vous traitent de poltron.... Dieu ! quel rude métier que celui de mari.... quand on commence.

Tous deux s'enfoncent dans le parc.

SCÈNE XV.

JULES, *seul.*

M'y voilà !... c'est ici qu'elle doit se disculper... à ce qu'elle dit... car c'est impossible... Mais je suis bien-aise de l'entendre... de savoir comment elle pourra justifier un changement aussi prompt... en moins de cinq minutes... Mais voyez si elle viendra... il y a déjà, j'en suis sûr, une grosse demi-heure que j'attends là... elle ne se presse pas davantage... elle m'a pourtant vu quitter le salon... Mais elle était d'une tranquillité !... elle n'avait pas l'air de faire la moindre attention à moi.... On n'est pas plus malheureux !.... Mais elle verra... si on m'y force... je le provoquerai ce monsieur de Marcilly, et il faudra bien qu'il se batte... Alors, je le tuerai... ou il me tuera... ce qui, dans ma position, revient absolument au même... Allons, allons, décidément, il en est du rendez-vous comme du serment... elle a voulu se moquer de moi... Je suis d'une fureur !... Heim !... il me semble que j'entends... non... c'est le vent... le feuillage.... J'aperçois une robe blanche.... Enfin c'est elle !

SCÈNE XVI.

ISAURE, JULES.

JULES.

Ma foi, mademoiselle, je commençais à croire que vous ne viendriez pas.

ISAURE.

Jules, ne te l'avais-je pas promis?

JULES.

Oui.... vos promesses.... je sais ce qu'on doit en penser.

ISAURE.

Jules.... je te l'ai dit.... ne me condamne pas sans m'entendre.

JULES.

Eh bien!... parlez... parlez donc... Je suis curieux de savoir ce que vous pouvez me dire.

ISAURE.

Écoute-moi... sans t'emporter.

JULES.

Comment donc... mais je suis très calme... vous le voyez... Mais parlez donc !

ISAURE.

Jules... tu aimes mon père?

JULES.

Si je l'aime!... lui!... mon bienfaiteur!...

ISAURE.

Sacrifierais-tu pour lui tes plus chères espérances?

JULES.

Pour lui... je sacrifierais ma vie même, s'il le fallait... Mais pourquoi toutes ces questions?

ISAURE.

Eh bien! mon ami, peux-tu me blâmer d'avoir agi comme tu l'aurais fait?

JULES.

Isaure, quel mystère?...

ISAURE.

Un mystère!... un mystère affreux!... qui nous coûtera le bonheur, si nous n'avons pas le courage de ne plus voir le bonheur que dans l'idée d'avoir sauvé mon père... Mon père!... Jules, il m'a tout dit... Sa fortune... ses propriétés...

JULES.

Eh bien?...

ISAURE.

Ruiné!... entièrement ruiné!

JULES.

O ciel! que m'apprends-tu!

ISAURE.

M. de Marcilly devenu son gendre... associé à ses opérations... M. de Marcilly a d'immenses capitaux.,. Devines-tu, Jules?...

JULES.

Oui...

ISAURE.

Eh bien!... dis-moi... que devais-je faire?

JULES.

Obéir... Oui, c'est à tort que je t'accusais... accepte... sauve ton père... sauve mon bienfaiteur.

ISAURE.

Jules!...

JULES.

Ah! je suis bien malheureux!

ISAURE.

Que dis-tu?

JULES.

Pardon... non... Ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre... au moins je resterai libre... Mais toi... forcée d'épouser un homme que tu ne peux aimer.

ISAURE.

Mon ami... aie pitié de moi... Plus de ces idées qui abattraient mon courage.

JULES.

Du courage.... je t'en donnerai l'exemple.... nous pourrons aussi en puiser dans notre conscience... Oublions les rêves que nous avons pu faire... et voyons-nous, comme par le passé... souvent... mais comme frère et sœur... tu me le promets du moins.

ISAURE.

Ah! de tout mon cœur...

JULES, *la pressant dans ses bras.*

Chère Isaure!

ISAURE.

Mon frère!... n'entends-tu pas? Quelqu'un s'avance... Grand Dieu!... si l'on nous surprenait ensemble... à cette heure... que dirait-on?...

JULES.

Pour ne pas rentrer en même temps que toi, je m'enfoncerai dans le parc.

Jules s'éloigne.

SCÈNE XVII.

ISAURE, *seule.*

La musique continuera en sourdine jusqu'au final.

Mon frère!... lui!... Jules!... Ah! rentrons... Mais ils vont voir que j'ai pleuré... Dépêchons-nous d'essuyer mes larmes.

Elle passe rapidement son mouchoir sur ses yeux.

SCÈNE XVIII.

ISAURE, SELMAR.

Selmar écarte les branches du bosquet sous lequel Isaure est assise... En apercevant cette figure étrange, elle veut fuir... Selmar s'élance et l'arrête.

SELMAR.

Isaure!

ISAURE, *avec effroi.*

Jules!... mon père!...

SELMAR.

Isaure!

Elle veut fuir, Selmar lui ferme le passage.

ISAURE.

Grand Dieu! Selmar!

SELMAR.

Isaure!

ISAURE.

Quel affreux regard! Au secours! Mon père! (*Elle se débat.*) A moi!

SELMAR, *avec violence.*

Reste!

ISAURE.

Ah! vous me faites mal... A moi! Jules! Jules.

CHOEUR, *en dehors.*

Entendez-vous, on nous appelle;
D'où partent donc ces cris d'effroi?

(Tout le monde entre en scène de différents côtés.)

SCÈNE XIX.

ISAURE, SELMAR, JULES, SAINT-VALLIER, DE MARCILLY, BLANCHET, BLANCHETTE, PARENTS, DOMESTIQUES.

ISAURE.

Mon père!... Grâce! il m'entraîne...

(On se précipite sur Selmar, qui, à l'aspect des flambeaux, veut fuir.)

ENSEMBLE.

JULES, *à Marcilly.*

Isaure!

SAINT-VALLIER.

Ma fille!

ISAURE, *dans les bras de son père.*

Mon père!

TOUS.

Arrêtez.

SAINT-VALLIER, *à sa fille tremblante et qui regarde encore Selmar avec effroi.*

Que crains-tu dans mes bras?

BLANCHET, *aux valets, qui ont peine à tenir Selmar.*

Assommez-le, s'il se démène...

ISAURE.

Ah! Blanchet, ne le frappez pas.
Selmar, qu'on a cru mort,

TOUS.

Selmar!

ISAURE.

C'est lui, mon père.
Sa raison est perdue...

SAINT-VALLIER.

Ah! les plus prompts secours!
N'irritez point son mal, respectez sa misère,
Et tâchons par nos soins de conserver ses jours.

CHOEUR.

N'irritons point son mal, respectons sa misère,
Et tâchons par nos soins de conserver ses jours.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un boudoir, à droite une psyché.

SCÈNE I.

BLANCHETTE, BLANCHET.

Blanchette porte une corbeille de mariage dont Blanchet veut voir le contenu.

DUO.

BLANCHETTE.

Veux-tu finir !

BLANCHET.

Laiss'-moi voir.

BLANCHETTE.

Pourquoi faire?

BLANCHET.

Tiens, c'te question? c'est pour voir.

BLANCHETTE.

Je n' veux pas.

BLANCHET.

C'est d' l'entêt'ment.

BLANCHETTE.

Si tu voulais bien t' taire
Et n' pas toucher.

BLANCHET.

Eh beu ! je n' touch'rai pas.
Mais je veux voir.

BLANCHETTE.

Tu veux!

BLANCHET.

Non, je veux dire :
Laisse-moi voir, laiss'-moi voir si tu veux...

BLANCHETTE.

A la bonne heure...

BLANCHET.

Hein! sitôt que j' désire...

BLANCHETTE.

Tiens, pour ta pein', nous r'gard'rons tous les deux.

ENSEMBLE.

Tiens, pour ta pein' nous r'gard'rons tous les deux.
Eh ben, c'est ça! nous r'gard'rons tous les deux.

BLANCHET, *regardant.*

Oh! que c'est beau!

BLANCHETTE.

Des boucles d'oreilles en diamants... des bracelets... un cachemire! Dieu! qu'elle sera heureuse!

BLANCHET.

Y m'semble qu'on peut ben être heureux sans cachemire.

BLANCHETTE, *qui a drapé le cachemire sur elle.*

Non.

BLANCHET.

Comment non... Blanchette?

BLANCHETTE.

Tu ne vois pas que c'est l'effet du schall : je parle comme une dame du grand monde qui est venue à la campagne, chez monsieur.

BLANCHET.

Un cachemire, ça donne donc ces idées-là?

BLANCHETTE.

Certainement.

AIR :

Un cach'mire, mon cher Blanchet,
Fait les chos's les plus étonnantes:
Il fait trouver beau le plus laid;
Il installe aux places vacantes;
Et même ses effets puissants
Marquent si fort dans les familles,
Que, par prudence, les mamans
L'interdisent aux jeunes filles.

Et puis une femme n'aime pas son mari, vite un cachemire, et elle l'adore.

BLANCHET.

Je souhaite que celui-ci fasse le même effet sur mademoiselle Isaure.

BLANCHETTE.

Comment!... est-ce que tu crois?

BLANCHET.

Il y a quinze jours, quand nous sommes venus la féliciter d'son mariage... tu sais ce que je t'ai dit...

BLANCHETTE.

Tu sais ce que je t'ai répondu?

BLANCHET.

Oui... que l'jour du mariage elle serait aussi contente qu'elle paraissait triste. Nous y voilà au jour du mariage... A-t-elle l'air plus gai... plus satisfait...? Bien au contraire... Ce matin, quand nous sommes arrivés, au lieu de se jeter dans tes bras, comme de coutume, elle t'a reçue avec un : « Ah! te voilà, Blanchette, » qui m'a navré l'âme, quoi! Il y avait dans l'son de sa voix quelque chose que je n'pourrais dire... mais enfin ça m'a remué...

BLANCHETTE.

Écoute donc, j'suis bien sûre que c'est encore la suite de la peur que lui a faite c'monsieur Selmar.

BLANCHET.

Oh ! ça, par exemple, je n'dis pas non... car moi, qui ne l'ai vu qu'un instant... quand j'tai dit qu'il m'avait fait c'te grimace... à l'entrée du parc... tu sais... j'en ai été tout malingre pendant trois jours et trois nuits.

BLANCHETTE.

Eh ben ! juge donc ! elle qui l'a eu sous les yeux jusqu'au lendemain... qui a voulu, malgré toutes les représentations, lui donner elle-même des soins...

BLANCHET.

Elle est si bonne !

BLANCHETTE.

Qui l'a vu mourir... le nom d'Isaure à la bouche.

BLANCHET.

Ah ! çà, dis donc, est-c'vrai c'qu'on m'contait c'matin à l'office... qu'après notre départ il y a eu un moment où le malade lui a pris la main si fort... qu'la pauvre fille en a poussé un cri... ?

BLANCHETTE.

Comment ! si c'est vrai... et Laurent m'a dit que l'malheureux, comme s'il voulait s'élancer après elle, a fait un bond dans son lit.

BLANCHET.

Dieu ! j'aurais-t-y eu peur du bond !

BLANCHETTE.

Il a fallu le tenir à quatre... Cette violence-là l'a achevé ; il est retombé comme une masse... et la chère petite n'avait pas encore le pied hors de la chambre, qu'il a rendu le dernier soupir... Or, vois-tu, Blanchet, on a beau n'pas aimer les gens, c'est toujours ben triste d'les voir finir comme ça, et de songer qu'on est cause de leur mort sans le vouloir.

BLANCHET.

Il est sûr que...moi, il y en aurait assez pour m'empêcher de dormir pendant six mois... Ajoute à ça que j'en suis toujours pour c'que j'tai dit hier... que j'parierais qu'elle ne se soucie pas autrement de c'mariage-là, parce que son cousin lui tient au cœur.

BLANCHETTE.

Au cœur... comme un cousin.

BLANCHET.

Tu te fierais donc aux cousins, toi? Eh ben, tu aurais tort... parce que, vois-tu, un cousin...

BLANCHETTE.

Tiens... avec tes bavardages, tu me fais oublier que c'est moi qui suis pour aujourd'hui la femme de chambre de la mariée...... mon service m'appelle auprès d'elle... Tout est prêt pour la toilette.

BLANCHET.

N'oublie pas la fleur d'orange.

BLANCHETTE.

Est-ce que je ne sais pas qu'cest de rigueur.

BLANCHET.

Ah! c'est que j'y tiens beaucoup, moi... Dis donc, madame Blanchet, y m'semble que la tienne était bien plus épanouie que celle-là ?

BLANCHETTE.

C'est bon... Allons, ouvre-moi la porte.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Ah! Blanchette, il faut que je te parle, j'ai besoin de toi.

BLANCHETTE.

Voyons... parlez.

JULES.

Blanchet... tu peux nous laisser.

BLANCHET.

Ah ! qu'en dis-tu , ma femme ?

BLANCHETTE.

Dame... c'est clair, va-t'en.

BLANCHET.

Oui... c'est clair... et je m'en vais... Est-elle aimable ?... Je suis trop heureux... oui !

SCÈNE III.

JULES, BLANCHETTE

BLANCHETTE.

Il est parti !

JULES.

Ah ! Blanchette ! si tu savais combien je suis à plaindre !

BLANCHETTE.

Comment ! vous qui aimez tant mademoiselle Isaure, vous vous trouvez à plaindre un jour comme celui-ci ?

JULES.

Oh ! oui, bien à plaindre ! Si je te disais que depuis quinze jours, depuis une semaine, surtout, Isaure évite ma présence, qu'elle met à me fuir autant d'empressement qu'elle en mettait autrefois à se trouver avec moi ; elle me fuit, elle m'abandonne, elle semble me détester.

BLANCHETTE.

Oh ! je crois que vous allez trop loin.

JULES.

Non... mais ce qui me désespère, c'est que je crois qu'elle souffre... elle a des peines dont ses traits portent l'empreinte... Depuis trois ou quatre jours ce n'est plus cette figure si douce... si riante... J'y ai reconnu une expression indéfinissable... c'est de la douleur... Il y a quelque chose de brusque dans ses mouvements inattendus... un changement total s'opère en elle... Eh bien ! pas un mot à l'ami de son enfance. Il faut qu'elle m'explique la cause de ce changement subit... il faut que tu la décides à m'entendre.

BLANCHETTE.

Je ne sais pas trop si je dois vous promettre...

JULES.

Ce dernier entretien n'est-il pas aussi nécessaire à son repos qu'au mien ?

BLANCHETTE.

Encore faut-il que j'la prévienne.

JULES.

Eh bien... j'attendrai ici...

BLANCHETTE.

Non... non... j'irai vous chercher quand il sera temps.

JULES.

Me le promets-tu ?

BLANCHETTE.

Oui... puisqu'il s'agit de votre bonheur à tous deux.

Jules sort.

SCÈNE IV.

BLANCHETTE, *puis* ISAURE.

BLANCHETTE.

Ce pauvre M. Jules... il l'aime décidément... Ça

intéresse toujours... les amoureux... Il est si gentil. (*Elle regarde.*) Voilà mamselle !.. c'est qu'il a raison, elle est triste... changée... Oh ! comme elle paraît rêveuse !..

Blanchette se retire au fond du théâtre ; Isaure joue machinalement avec son bouquet de fleur d'orange ; elle porte la main à son front, à ses yeux ; elle marche à grands pas... elle s'arrête brusquement.

ISAURE.

Je ne me sens pas bien... je suis inquiète sans savoir pourquoi... la peine même qu'on se donne pour me distraire me fatigue... C'est bien mal de répondre ainsi à l'affection de ceux qui m'entourent ; mais ce n'est pas ma faute... Je sens que mon humeur s'aigrit... Jules aussi me tourmente... pourtant je l'aime bien... Tout me gêne... m'irrite... jusqu'à cette légère blessure... que je n'avais pas sentie d'abord... que je n'avais pas même aperçue... C'est le dernier souvenir que m'a laissé ce malheureux... dans son égarement... Hélas !.. ce n'était pas à moi qu'il en voulait ; il se débattait contre une mort affreuse.

BLANCHETTE.

On dirait qu'elle souffre. (*Elle s'approche.*) Mademoiselle...

ISAURE, *à elle-même.*

J'ai peine à respirer.

BLANCHETTE.

Mademoiselle...

ISAURE.

C'est toi, Blanchette ! ah ! tant mieux !

BLANCHETTE.

Comme vous êtes pâle !

ISAURE.

Moi... tu trouves ?.. Non.

BLANCHETTE.

Vous souffrez ?..

ISAURE.

Ce n'est plus rien.

BLANCHETTE.

Est-ce que je ne vois pas comme vous êtes agitée !... Je vais appeler...

ISAURE.

Oh ! non... je t'en prie.

BLANCHETTE.

Au moins, prenez quelque chose... ça vous remettra.

ISAURE.

Tu crois... donne. Non... ferme ces rideaux... ferme donc... le grand jour me fait mal... Bien, comme cela...

BLANCHETTE.

Ce n'est pas moi seule qui suis inquiète... que votre état afflige...Tout à l'heure, à cette place où vous êtes, quelqu'un me parlait aussi du chagrin que vous lui causez.

ISAURE.

Et qui te parlait ainsi ?

BLANCHETTE.

Il faut vous dire que c'était M. Jules.

ISAURE.

Jules !

BLANCHETTE.

Comme il est triste, malheureux de ce que vous ne lui parlez plus... Il ne voudrait vous voir qu'un moment... qu'un seul moment.

ISAURE.

Non... non...

BLANCHETTE.

Quoi !.. si je m'étais engagée à l'amener près de vous...

ISAURE.

Garde-t'en bien... je ne veux voir personne : la solitude... les ténèbres ont seules du charme pour moi.

BLANCHETTE.

Comment ! vous le privez tout-à-fait de votre présence ?

ISAURE.

Ah ! n'insiste pas, je t'en prie.

BLANCHETTE.

Pauvre jeune homme !

ISAURE, *devant la psyché.*

Si nous achevions ma toilette... oui... Mon voile... mes gants... Place ce bouquet... Eh bien ! comment me trouves-tu maintenant ?... il ne me manque plus rien... n'est-il pas vrai ?

BLANCHETTE.

Et ce bracelet ?

ISAURE.

Tu as raison... donne.

BLANCHETTE.

Le voici... mais vous allez ôter d'abord ce vilain ruban...

Elle y porte la main.

ISAURE, *la repoussant en jetant un cri.*

Ah !

BLANCHETTE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! mamselle... est-ce que...

ISAURE, *vivement.*

Tais-toi !

Après une longue pause, elle passe, comme à son entrée en scène, la main sur sont front et sur ses yeux.

ISAURE.

Quel malaise j'éprouve ! Ce que j'ai sur moi me blesse ; je sens un poids... c'est comme une main de glace... elle engourdit mon cœur...

BLANCHETTE.

Ah ! mamselle...

ISAURE.

Elle se laisse aller sur l'épaule de Blanchette.

Ah ! ma pauvre sœur !

BLANCHETTE.

Voici votre père.

ISAURE, *revenant à elle.*

Hein ! mon père...

BLANCHETTE.

Il approche.

ISAURE.

Silence !

SCÈNE V.

LES MÊMES, SAINT-VALLIER, MARCILLY.

SAINT-VALLIER.

Ma bonne Isaure, Marcilly et moi nous te cherchions... nous allions nous faire annoncer chez toi.

ISAURE.

Mon père... ce n'est pas avec vous que cette formalité est nécessaire.

SAINT-VALLIER.

Je n'étais pas seul.

MARCILLY.

Notre visite, il faut que je l'avoue, n'est pas tout-à-fait désintéressée... Il s'agit d'un service que j'ose attendre de votre obligeance.

ISAURE.

Un service... de moi... Que puis-je?...

MARCILLY.

Je ne doute pas que M. Jules n'aime beaucoup sa cousine?

ISAURE.

Monsieur... n'est-il pas naturel?...

MARCILLY.

Sans doute, et j'ai pensé que de la part d'un nouveau parent un simple gage d'amitié serait bien reçu de M. Jules en passant par vos mains.

ISAURE.

Quoi! monsieur... vous voulez...

SAINT-VALLIER.

Oh! tu ne peux pas refuser ton entremise.

MARCILLY.

D'autant plus que j'en ai besoin... J'ai cru remarquer.... que la différence d'âge jetait entre nous un froid... un air de gêne que nos relations journalières feront bientôt disparaître... Je serais désolé qu'un refus vînt troubler le bonheur qui m'attend.

ISAURE.

Monsieur... Jules acceptera.

MARCILLY.

J'en suis certain, si vous daignez offrir en mon nom.

SAINT-VALLIER.

En effet, cela vaut mieux.

BLANCHETTE, *à part.*

Oh! ma foi, il faudra bien qu'elle lui parle. (*Haut.*) Je cours chercher M. Jules.

ISAURE.

Blanchette!

BLANCHETTE, *sortant en courant.*

Je vais vous l'amener.

MARCILLY, *présentant une chevalière à Isaure.*

Vous consentez?...

ISAURE, *prenant la chevalière.*

Vous l'exigez... ainsi que mon père.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULES.

BLANCHETTE, *bas à Jules.*

Eh bien! suis-je de parole! (*A part.*) Il était là, qui attendait.

SAINT-VALLIER.

Approche, Jules... C'est ta cousine qui t'a fait appeler.

ISAURE.

Mon père...

SAINT-VALLIER.

Elle a quelque chose à te dire. (*A Marcilly.*) Maintenant, mon cher Marcilly, la famille, réunie dans le salon, attend que je lui présente mon gendre.

MARCILLY.

Je vous suis. (*A Isaure.*) Vous permettez.

BLANCHETTE, *bas à Jules.*

Vous n'avez plus besoin de moi... Au revoir.

SCÈNE VII.

ISAURE, JULES.

JULES.

Il est donc vrai... vous voulez me parler?

ISAURE.

Non... ce n'est pas moi... C'est mon père et...

JULES.

Quoi! cet entretien...

ISAURE.

Je suis chargée par mon père... et...

JULES.

Ah! je n'avais pas besoin d'un tel aveu pour savoir que vous aviez cessé de m'aimer.

ISAURE.

Jules.... ai-je dit un seul mot qui puisse te le faire croire!...

JULES.

Évite-t-on la présence de ceux qui nous sont chers?

ISAURE, *tristement.*

Quelquefois.

JULES.

Et sans motif?

ISAURE.

Oui... sans motif.

JULES.

Est-ce là ce que vous m'aviez promis sous le bosquet?

ISAURE.

Sous le bosquet.... Ah!.... je n'oublierai pas cette soirée.

JULES.

Et vous me fuyez!

ISAURE.

Non... pas plus qu'un autre.

JULES.

Comme la souffrance est empreinte sur tes traits.

ISAURE.

Tu trouves?... Eh bien! oui, Jules! depuis quelque temps je souffre... mais légèrement.

JULES.

Tu n'as plus de confiance en moi.

ISAURE.

Je te le répète... je n'ai point d'autres peines. Mais tu ne me demandes pas le sujet de notre entretien.

JULES.

Tu me l'as accordé malgré toi.

ISAURE.

C'est malgré moi aussi que j'oubliais la commission dont on m'a chargée.

JULES.

Pour moi?...

ISAURE.

Oui... M. de Marcilly...

JULES.

Ah! ce nom me rappelle tous mes maux.

ISAURE.

Jules!... songeons à mon père! M. de Marcilly te demande ton amitié... Il te prie d'accepter pour gage de la sienne...

JULES.

Je n'accepte rien de lui...

ISAURE.

C'est moi... qui te l'offre.

JULES.

Toi!

ISAURE.

Reçois donc.

Elle lui donne la chevalière.

JULES.

Une bague! Tu l'as touchée... Je ne la quitterai plus.

ISAURE.

Jules!...

JULES.

Ah! pardon... je ne dois plus...

AIR :

Séparons-nous; adieu, ma bien-aimée;
Je devrais dire : Adieu, mes seuls amours.
Il faut bannir de notre âme charmée

Le doux espoir qui berçait nos beaux jours.
Séparons-nous ; adieu, ma bien-aimée ;
Je devrais dire : Adieu, mes seuls amours.

ISAURE.

Rappelle-toi que ta sœur bien-aimée
De ta raison implore le secours ;
Pour éloigner de mon âme étonnée
Ce doux espoir qui berçait nos beaux jours,
Rappelle-toi que ta sœur bien-aimée
De ta raison implore le secours.

Ils reprennent en duo. — Jules prend les mains d'Isaure et les serre avec transport.

ISAURE, *le repoussant.*

Jules... va-t'en.

JULES.

Qu'as-tu donc ?...

ISAURE.

Va-t'en !

JULES.

Pourquoi ce changement ?... Dis-moi...

ISAURE.

Ah ! par pitié !... va-t'en !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; BLANCHET, *un gros bouquet au côté.*

BLANCHET.

Me voilà ! en grand costume... Je ne me crois pas nal !... Tout est prêt pour la cérémonie.

JULES.

Déjà !

ISAURE.

Que me veut-on encore ?

BLANCHETTE, *accourant.*

Mademoiselle, votre père vient vous chercher.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SAINT-VALLIER.

SAINT-VALLIER.

Eh bien! ma chère enfant, je viens savoir si tu es prête.

ISAURE.

Eh! mon Dieu! pourquoi donc si tôt?

SAINT-VALLIER.

C'est toi même qui as fixé l'heure.

ISAURE, *avec douceur.*

Ah! c'est moi... Pardon, mon père...

SAINT-VALLIER.

D'ailleurs, rien ne manque plus à ta toilette.

ISAURE, *soupirant avec contrariété.*

Ah!

BLANCHET, *à sa femme.*

La mariée a pris des couleurs depuis ce matin : c'est bon signe.

SAINT-VALLIER.

Nous rejoignons la société.

Jules, Blanchet et Blanchette sortent.

SCÈNE X.

ISAURE, SAINT-VALLIER.

SAINT-VALLIER.

Ma fille... mon Isaure... ne quitteras-tu donc point cet air de tristesse qui te suit partout?...

ISAURE.

Pourquoi me reprocher sans cesse ce dont je ne suis pas maîtresse?

SAINT-VALLIER.

Un reproche !... à toi !...

ISAURE.

Ayez pitié de votre fille... Vous le voyez, j'ai besoin de toute votre indulgence... Je veux prendre sur moi...

SAINT-VALLIER.

Oui, mon enfant, chasse de ton esprit des souvenirs pénibles.

ISAURE.

Si je le pouvais... Je veux éloigner de mes yeux cette figure décomposée... elle revient toujours... j'entends ses cris... je le vois s'élancer...

SAINT-VALLIER.

Isaure !

ISAURE.

Ce n'est point une idée, comme vous vouliez me le faire accroire... Il a dit d'une voix sourde : C'est elle... par ses refus... elle m'a tué !...

SAINT-VALLIER, *à part*.

Et c'est trop vrai. (*Haut.*) Est-ce là tenir ta promesse ? Veux-tu donc me faire mourir de chagrin ?

ISAURE.

Oh ! non. C'est assez d'un.

SAINT-VALLIER.

Je n'y tiens plus... je veux détruire l'idée qui te poursuit... Une circonstance que je t'avais cachée, comme à tout le monde, pour ne point jeter l'alarme dans la maison... dans le village... une circonstance que la discrétion du médecin n'avait confiée qu'à moi seul après l'événement, va te convaincre que tu n'es pour rien dans les malheurs de Selmar... que ce n'est pas le refus que tu as fait de sa main, que ce n'est pas toi qui as causé sa mort. Ce malheureux, égaré dans nos rochers, assailli par un loup furieux, n'é-

chappa à cette terrible lutte que pour traîner quelques semaines les souffrances d'une affreuse agonie.

ISAURE.

Ah ! mon père !... qu'avez-vous dit ? J'ai mal entendu... Ah !... répétez... répétez... Selmar...

SAINT-VALLIER.

Toutes les ressources de l'art étaient insuffisantes.

ISAURE.

Assez !

SAINT-VALLIER.

On n'en guérit point.

ISAURE.

Assez... assez... mon père...

SAINT-VALLIER.

Ainsi... tu le vois... ce n'est pas notre faute.

ISAURE.

Et tous les efforts des hommes, dites-vous...

SAINT-VALLIER.

Ne pouvaient plus rien pour le sauver.

ISAURE.

Plus rien !

SAINT-VALLIER.

Maintenant que te voilà délivrée de l'idée funeste qui t'obsédait... viens avec moi : l'on s'étonne de notre retard.

ISAURE.

Ah ! que ne m'avez-vous appris plus tôt... (*A part.*) Malheureuse !... Je ne veux du moins avoir aucun malheur à me reprocher. (*Haut.*) Mon père... je voudrais être seule.

SAINT-VALLIER.

Seule... lorsqu'il faut partir.

ISAURE.

Eh bien... un moment... pour me recueillir. Soyez

mon interprète auprès d'eux... encore cette bonté... Je le sens... j'ai besoin d'être seule... ne me refusez pas.

SAINT-VALLIER.

Pour peu d'instants.

ISAURE.

Oui... oui... pour peu d'instants.

SAINT-VALLIER.

Je reviendrai.

ISAURE.

J'irai vous rejoindre... mais qu'on me laisse... Vous le voulez bien ?

SAINT-VALLIER, *l'embrassant.*

Puis-je jamais rien te refuser ?

SCÈNE XI.

ISAURE, *seule.*

O mon Dieu !.. mon Dieu !.. il serait vrai... mes craintes... mes pressentiments... l'empreinte... elle est là ! (*Elle soulève le ruban noir.*) La voilà !... la voilà !... et toutes les ressources de l'art sont inutiles... (*Elle arrive devant la glace et jette un cri d'horreur.*) Inutiles ! ah !.. et c'est moi... Isaure... plus de doute... je suis perdue ! (*Portant une main à sa tête.*) Là des fleurs. (*L'autre main sur son cœur.*) Ici la mort... Partout la mort... oui... jusque dans mes yeux... sur mes lèvres... Eh bien ! je la subirai seule... il en est temps encore... il faut me hâter... Mourir si jeune ! n'importe ! Jules... mon père... je n'aurais qu'à les méconnaître... Grand Dieu ! ce n'est point un crime que je vais commettre, puisque mon heure est marquée ; donne-moi la force d'accomplir mon dessein...... (*Elle se précipite vers la fenêtre, et s'arrête tout à coup en apercevant son père.*) Mon père !

SCÈNE XII.

ISAURE, SAINT-VALLIER.

SAINT-VALLIER.

C'est moi ! je n'ai pu résister plus long-temps à mon inquiétude. Eh bien ! ton agitation paraît redoubler à mon approche.

ISAURE.

Quelques instants encore... elle allait cesser sans retour.

SAINT-VALLIER.

Ouvre-moi ton cœur. Serait-ce enfin ce mariage ?...

ISAURE.

Il devait me rendre heureuse, puisqu'il garantissait votre repos et votre honneur.

SAINT-VALLIER.

Prouve-moi donc que je n'ai pas perdu mes droits à la confiance de ma fille...

ISAURE.

Bientôt je n'aurai plus de secrets pour vous ; mais avant tout, mon père, encore une grâce...

Elle tombe à genoux.

DUO.

SAINT-VALLIER.

Que fais-tu, mon enfant?

ISAURE.

Bénissez-moi, mon père.

SAINT-VALLIER.

Depuis que tu vois la lumière,
Ma bénédiction t'accompagne partout.

ISAURE, *bas.*

Partout ! C'est maintenant qu'elle m'est nécessaire.

(Son père veut la relever.)

Ainsi prosternée à vos yeux,
Je me sens calme ; oui dans un calme extrême.

SAINT-VALLIER.

A t'écouter je sens moi-même
Un bien-être délicieux.

TOUT LE MONDE, *au fond.*

Quel air modeste autant que plein de charmes !

SAINT-VALLIER.

Voilà tous nos amis ; ils te viennent chercher.
Isaure, cache-leur tes larmes.

ISAURE.

Ne les laissez point approcher.

(Elle se relève.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARCILLY, JULES, BLANCHET, BLANCHETTE, PARENTS *et* AMIS.

MARCILLY, *à Isaure.*

Je vous attends, mademoiselle.

CHOEUR.

L'heure à l'église vous appelle.
Cédez aux vœux d'un tendre époux.
D'une félicité nouvelle
Le jour va se lever pour vous.

(Tout le monde s'avance en scène ; Marcilly s'approche d'Isaure ; son père lui présente la main.)

ISAURE.

Troublée, incertaine, elle regarde autour d'elle, et, par une détermination subite, s'écrie en se jetant sur un siége :

C'est impossible !

SAINT-VALLIER, *vivement.*

Ma fille !...

ISAURE.

Non... jamais... Ce mariage ne peut se faire... il ne se fera point.

Etonnement général.

MARCILLY.

Il arrête Saint-Vallier, qui s'avance vers sa fille.

Mon ami... j'ai pu croire d'abord me tromper ; mais cette dernière circonstance m'éclaire... tout m'est expliqué maintenant : c'est l'idée de notre union qui jette l'épouvante dans son âme. Tous mes soins, toutes mes attentions ont échoué contre un cœur prévenu.

SAINT-VALLIER.

Que voulez-vous dire?

MARCILLY.

Qu'elle aime Jules!

SAINT-VALLIER, *à Jules.*

Comment!

MARCILLY.

On vient de me confirmer ce que je soupçonnais déjà. Saint-Vallier, je n'ai qu'un reproche à vous faire... d'avoir écouté peut-être une fierté mal entendue... d'avoir trop peu compté sur mon amitié... L'association signée ce matin avec le contrat subsistera seule. Quant au contrat, je renonce au bonheur qu'il me promettait, et mademoiselle est libre de disposer de sa main et de son cœur.

SAINT-VALLIER.

Ami généreux!

ISAURE, *comme sortant d'un songe.*

Qu'a-t-il dit?

JULES.

Ai-je bien entendu?

MARCILLY.

Venez, Jules, venez sans crainte... demandez à votre oncle la main de votre cousine.

ISAURE.

C'est comme un rêve.

JULES.

Ah ! monsieur !... mon oncle... Isaure .

ISAURE.

Jules !

MARCILLY, *à Saint-Vallier.*

Allons, mon ami, consentez... unissez-les...

SAINT-VALLIER, *à Isaure.*

Tu l'aimais donc ?

ISAURE.

Oh ! oui, mon père.

SAINT-VALLIER.

Il prend Isaure et Jules par la main.

Eh bien !...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MARCILLY.

Venez, que rien ne nous arrête ;
Venez serrer des nœuds si doux.

CHOEUR.

Allons, que rien ne nous arrête,
Serrons les liens les plus doux.

MARCILLY.

Rien n'est changé dans cette fête.

BLANCHET.

Que la personne de l'époux.

CHOEUR.

Rien n'est changé dans cette fête
ue la personne de l'époux.

JULES, *à Isaure.*

Eprouves-tu ce qui m'inspire.

ISAURE.

Oui, je commence à croire à mon bonheur.

JULES.

C'est de l'ivresse, du délire,
Qui pénètre et gonfle mon cœur.

CHOEUR.

Elle a retrouvé le sourire ;
Son front a perdu sa pâleur.

ISAURE.

Oh ! oui, je me sens bien heureuse.
Tout semble autour de moi s'unir pour me combler !

(En prononçant ces paroles et en promenant ses regards autour d'elle et sur elle-même, elle les arrête sur le ruban qui est à son bras.)

Selmar ! quel souvenir !... Selmar ! lumière affreuse !
Le bonheur ne s'offrait que pour mieux m'accabler !
(*Avec trouble.*)
Plus d'amour ! plus d'hymen !

JULES.

Quel noir accès t'égare !

ISAURE, *se regardant.*

Des fleurs... pour mon cercueil...
(*Elle les foule aux pieds.*)
La joie... et le trépas !
(*A ceux qui l'entourent.*)
Que voulez-vous ?... (*A Jules.*) Tout nous sépare !

(Elle fait quelques pas vers le fond ; son père veut aller à elle.)

ENSEMBLE.

SAINT-VALLIER.

Ma fille !

JULES *et* MARCILLY.

Isaure !

ISAURE, *sur le seuil de son appartement.*

Ne me suivez pas !

(Elle s'élance, referme sur elle la porte à double tour, et laisse tout le monde anéanti. — La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente l'extérieur d'une ferme dans les Pyrénées ; la porte d'entrée est entourée d'une haie vive. Le logement de Blanchet et de sa femme forme la droite : à gauche, la grange, les écuries, etc., etc. ; du même côté, et sur le premier plan, un puits fermé.

—

SCÈNE I.

Le jour commence à paraître.

BLANCHET, *seul*.

On l'entend dire en dehors :

Oui, not'femme, il dort l'petit... (*Il paraît, sortant de la droite ; il entre à reculons et en parlant.*) Puisque je te dis qu'il dort comme un sans-souci... Quant aux vaches, sois tranquille... j'y vas, ma poule, j'y vas... dors, mon bijou... (*Il est tout-à-fait en scène.*) C'te pauvre Blanchette... elle reste bien douillettement, bien chaudement dans son lit, et moi j' trime... Elle ronfle déjà, j'en suis sûr... C'est pas étonnant... parce que, lorsque j' suis là... (*Il rit.*) Hi ! hi ! hi !

AIR :

Dame, il faut ben qu'on s'dédommage
Du temps qu'on a passé sans s'voir ;
L'paysan, tout l'jour à l'ouvrage,
Pour jaser un peu n'a que l'soir ;
Auprès d'sa femm' lorsqu'il s'retire,
C'est en s'couchant qu'il cause un brin ;
Et moi, j'ai tant d'chos's à lui dire,
Qu'ça dur' jusqu'au lend'main matin.

C'est pas l'embarras... depuis deux jours, c'est pas tout-à-fait moi... qui l'empêche de dormir... faut s'rendre justice : c'te mam'selle Isaure lui trotte toujours par la tête. Depuis avanz-hier qu'elle est perdue... c'est qu'elle ne se r'trouve guère. Et moi aussi ça me tourmente... Moins, peut-être que ma femme... mais, enfin, ça m'tourmente, et surtout ça m'interloque... Qu'est-ce qu'elle est devenue?.. voilà c'que j'me demande... Où est-elle?... Ame qui vive ne l'a vue.

SCÈNE II.

BLANCHET, MARCILLY.

MARCILLY.

Il arrive du dehors, et passe par la grange.

Encore une démarche inutile... J'interroge vainement tout le monde; personne ne l'a rencontrée.

BLANCHET.

Eh!... hein!... Qu'est-ce donc qui rôde si matin autour d'la ferme?... Tiens, c'est M. Marcilly.

MARCILLY.

Oui, mon ami, c'est moi.

BLANCHET.

Pardon, j'vous r'connaissions pas... C'est ben naturel... parce que, voyez-vous, d'abord... j'ai les yeux à moitié fermés... et puis je vous croyais, comme Blanchette, tranquillement dans votre lit... D'où venez-vous donc si matin?

MARCILLY.

Je viens de parcourir les environs, de m'informer d'Isaure.

BLANCHET.

Eh bien?

MARCILLY.

Toujours la même chose, on ne l'a vue nulle part.

BLANCHET.

C'est étonnant ça... Dire que depuis deux jours tout l'monde la cherche et qu'personne n'la trouve... Pourtant, elle doit être queuque part et pas loin d'ici : car, enfin, elle n'a pas eu beaucoup d'avance sur vous.... l'temps d'enfoncer la porte d'sa chambre... Maudite fenêtre, va... c'est qu'si n'y avait pas eu de fenêtre... elle ne se s'rait pas sauvée... Si encore ça n'avait pas été au rez-de-chaussée, elle n'aurait peut-être pas osé faire ce qu'elle a fait... C'est pas l'embarras, il paraît qu'elle avait la tête montée... Enfin, ce n'est pas tout ça... nous savons comment elle s'est sauvée... c'est comment la r'trouver qu'il faudrait savoir.

MARCILLY.

Je commence à craindre que nous ne puissions y parvenir.

BLANCHET.

Ma foi, j'vous l'aurais pas dit... mais, puisque vous m'parlez franchement....

SCÈNE III.

LES MÊMES, BLANCHETTE.

BLANCHETTE.

Elle entre, et empêche Blanchet de finir sa phrase.

Comment! te v'là encore?...

BLANCHET.

Et toi, te v'là déjà?...

BLANCHETTE.

J'te croyais bien loin.

BLANCHET.

J'te croyais pas si près, moi.

BLANCHETTE.

Tu devrais être à l'étable.

BLANCHET.

Tu devrais être dans ton lit.

BLANCHETTE.

Et les vaches?

BLANCHET.

Elles peuvent bien attendre.

BLANCHETTE.

J'me doutais qu'tu s'rais en r'tard.

BLANCHET.

Si j'suis en r'tard, tu es en avance... ça se compense... D'ailleurs, tu vois ben que j'causais avec M. Marcilly.

BLANCHETTE.

Ah! ce sont pas les excuses qui te manquent, flâneur, bavard!.... Pardon, monsieur Marcilly, mais, voyez-vous... si je n'le grondais pas...

BLANCHET.

Oui... tous les matins... à jeûn... Ça fait partie des soins du ménage... et la besogne avant tout.

BLANCHETTE.

J'n'aurais qu'à te laisser faire, ça irait bien.

BLANCHET.

Ça irait mal... parce que maintenant j'suis habitué, et je n'ferais rien de bon... Si tu trouvais queuque chose de bien, ça m'engourdirait.

BLANCHETTE.

Faudrait peut-être tout voir et ne rien dire... te faire des compliments quand tu ne mérites que des reproches.

BLANCHET.

Hardi, Blanchette, hardi!

BLANCHETTE.

Eh bien ! j'veux en essayer, et nous verrons.

AIR :

Non, non, je le prétend,
Et ce s'ra de la sorte ;
Non, non, je le prétend,
Tu s'ras libr' maintenant.
C'est bien ;
C'est bien :
A moi donc que m'importe ?
C'est mal ;
C'est mal :
Tu l'veux, ça m'est égal.
Non, non, je le prétend, etc., etc.

Tu peux dès à présent
Travailler, ne rien faire,
Aller, courir, venir,
Boire, te divertir ;
Je ne m'oppos'rai pas
A c'qui pourra te plaire ;
Tout ce que tu voudras,
Vraiment, tu le feras.
(*Lentement.*)
Tout ce que tu voudras
Vraiment tu le feras.
(*Vivement.*)
C'est bien ;
C'est bien :
Je n'te dirai plus rien.
Non, non, je le prétend, etc., etc.

(A la fin du couplet, Blanchet entre dans l'étable.)

SCÈNE IV.

MARCILLY, BLANCHETTE.

BLANCHETTE.

Ah ! çà, maintenant, M. Marcilly, parlons raison nous deux... Avez-vous vu ce matin ce bon M. de Saint Vallier ?

MARCILLY.

Pas encore.

BLANCHETTE.

Dieu veuille qu'il ait un peu dormi cette nuit... car l'autre il n'a pas fermé l'œil... Il ne s'est pas seulement couché... Ah ! que je suis ben aise qu'vous l'ayez décidé à v'nir dans not' ferme... Au moins, il ne verra pas des lieux qui lui rappelleront son malheur.

MARCILLY.

Ma chère Blanchette, l'image de sa fille chérie le suivra partout.

BLANCHETTE.

Sans doute, mais chez nous il attendra plus patiemment le résultat des recherches qu'il fait faire.

MARCILLY.

Voilà déjà deux jours qu'Isaure a disparu.

BLANCHETTE.

Mais il faudra bien finir par la retrouver... à moins que... Oh ! non, elle existe !

MARCILLY.

Hélas ! qui sait si, dans son délire... car il faut admettre un égarement inconcevable... une fièvre chaude... cela s'est vu dans certains esprits faibles... le bonheur lui aura tourné la tête... qui sait si l'infortunée ne s'est point ensevelie dans l'un des précipices dont nous sommes environnés.

BLANCHETTE.

Quelle idée ! bon Dieu, vous me faites trembler de mettre comme ça les choses au pire.

MARCILLY.

Les recherches dans nos environs n'ont servi de rien.

BLANCHETTE.

C'est vrai... Mais les exprès qu'on a envoyés sur toutes les routes... M. Jules lui-même, qui s'est mis en

campagne... attendons au moins leur retour... voyons... un peu de courage... quand ça ne s'rait que pour en donner à M. de Saint-Vallier.

MARCILLY.

Tu as raison.

BLANCHETTE.

C'est qu'il faut le consoler... lui laisser de l'espoir... sans ça, sa douleur le tuerait... oh! ben sûr.

MARCILLY.

Silence!... le voici!

BLANCHETTE.

Comme il est abattu!

SCÈNE V.

LES MÊMES, SAINT-VALLIER.

MARCILLY, *allant à Saint-Vallier.*

Mon ami!

SAINT-VALLIER.

N'est-il arrivé personne à la ferme?

BLANCHETTE.

Personne...

SAINT-VALLIER.

Jules n'est point de retour?

BLANCHETTE.

Pas encore, monsieur.

SAINT-VALLIER.

C'en est donc fait! Que je suis coupable!

MARCILLY.

Mon ami, ne désespérons pas.

BLANCHETTE.

M. Marcilly a raison...

SAINT-VALLIER.

Cette incertitude sur son sort n'est-elle pas affreuse!... et le peu d'empressement que l'on met à m'in-

struire, ne m'annonce-t-il pas toute l'étendue de mon malheur ? Marcilly, Blanchette, au nom du ciel ne me cachez rien !...

MARCILLY.

S'il n'était plus d'espoir, notre douleur ne vous l'apprendrait-elle pas ?

SAINT-VALLIER.

Eh bien !... je vous crois... rien encore n'est désespéré.... je vous crois... nous la reverrons, n'est-il pas vrai ?... Mon cher Marcilly, vous aviez tout arrangé pour son bonheur, pour le mien... généreux ami... Dans mon trouble... depuis ce moment... je n'ai pas même songé... Comment reconnaître jamais ?...

MARCILLY.

De grâce... ne pensons qu'à votre fille.

SAINT-VALLIER.

Malheureuse enfant !... m'avoir caché son chagrin, avoir altéré sa santé, sa raison, plutôt que de s'être confiée à son père.

MARCILLY.

Ah ! si quelqu'un est coupable, c'est moi... Avant de lui offrir ma main, de me laisser entraîner à l'espoir de lui plaire... j'aurais dû m'assurer de son cœur...de ses sentiments... j'aurais connu plus tôt l'amour qu'elle avait pour son cousin...

SAINT-VALLIER.

Elle aimait Jules, et je ne m'en étais pas aperçu !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BLANCHET, JULES, UN EXPRÈS.

BLANCHET.

Le voici !.. le voici !..

SAINT-VALLIER.

Qui ?..

BLANCHET.

Pardine! M. Jules...

Saint-Vallier court à Jules, qui entre avec l'exprès.

SAINT-VALLIER.

Jules !.. mon ami...

JULES.

Mon oncle!.. mon oncle.

MARCILLY.

Qu'allons-nous apprendre ?..

JULES.

Mon oncle, des nouvelles d'Isaure.

SAINT-VALLIER.

Elle est retrouvée !

MARCILLY.

Elle existe encore !

SAINT-VALLIER.

Ma fille, ma chère fille !

MARCILLY.

Ah ! oui, mon ami, c'est elle...

JULES.

On l'a vue... on le croit du moins... Une jeune femme, dont le signalement se rapporte à celui d'Isaure, a été trouvée errante dans les environs d'Argelet. Le maire nous en fait prévenir par ce brave homme.

MARCILLY.

Mainetnant peut-être on vous amène votre fille.

JULES.

Le nom de cette infortunée est encore un mystère; mais tout nous porte à croire que ce ne peut être qu'Isaure.

BLANCHETTE.

J'avais toujours dit que nous la reverrions bientôt.

BLANCHET.

C'est vrai, ma femme l'avait toujours dit.

SAINT-VALLIER.

Mes amis, quel bien vous me faites !

BLANCHETTE.

Blanchet, va donc faire rafraîchir ce brave homme.

BLANCHET.

Ah ! ben volontiers... Allons, v'nez, mon ami, v'nez avec moi.

SAINT-VALLIER, *à l'exprès.*

Je vous rejoins dans un instant, mon ami; comptez sur ma reconnaissance... D'ailleurs, vous ne retournerez pas seul à Argelet.

Blanchet et l'exprès sortent.

SCÈNE VII.

Ils entrent tous dans la ferme, pour faire les préparatifs du départ. Immédiatement après leur sortie de scène, et pendant la ritournelle de la musique, on voit Isaure paraître dans le fond : elle arrive dans une agitation visible, et en regardant souvent derrière elle ; ses cheveux sont épars ; elle est avec les mêmes vêtements qu'elle portait à la fin du second acte, mais ils sont déchirés et couverts de boue. Sa couronne blanche est brisée ; il n'en reste qu'une partie, qui est fanée.

SCÈNE VIII.

ISAURE, *seule.*

Elle pousse un cri, et cherche à ouvrir la porte de la ferme.

Ils me poursuivent... ouvrez... ouvrez... par pitié. (*On l'entend secouer la porte du fond; bientôt elle revient du côté de la haie.*) C'est en vain... Ah ! par là... (*Elle pénètre dans la ferme en se traînant sur ses genoux*

et en se frayant un passage au milieu d'une haie vive.) Ici, ils ne me verront pas... je pourrai respirer... Ah ! là là... comme ils m'ont frappée... ils me déchiraient là... et puis là... je suis toute meurtrie. Me voilà seule, je me sens mieux... (*Elle rit et s'arrête brusquement.*) Hein ! qui est-ce qui me tient?.. ah ! c'est moi... Je ne vous parle pas, laissez-moi, laissez-moi donc !.. je n'ai pas faim... je n'ai pas faim... Il faut boire... Ah ! oui..! donne, donne... Ah ! Des charbons ardents... toujours du feu... (*Elle court vers le puits et s'assied sur le bord.*) Mes dents se brisent... tous mes membres... douleurs horribles ! (*Elle pleure.*) Je ne mourrai donc pas.

Elle tombe derrière le puits.

SCÈNE IX.

ISAURE, *derrière le puits ;* BLANCHET, BLANCHETTE ; *puis* SAINT-VALLIER, JULES *et* MARCILLY.

Blanchette tient un porte-manteau, et Blanchet le harnais d'un cheval.

BLANCHET, *sortant le premier de la ferme.*

N'pousse donc pas comm'ça, Blanchette ; prends donc garde.

BLANCHETTE, *entrant en scène.*

En ce cas, avance.

BLANCHET.

Tu vois bien que je suis embarlificoté dans le harnais.

BLANCHETTE.

Elle le pousse à coups de porte-manteau.

Eh ben! marche plus vite.

BLANCHET, *trébuchant.*

Dieu... qu'c'est bête !

SAINT-VALLIER.

Il sort avec Jules et Marcilly.

Allons, mes amis.

BLANCHET.

Oui, not' maître... Oh! les chevaux de ces messieurs sont encore tout sellés; n'y a plus qu'celui du cabriolet.

SAINT-VALLIER.

Hâtez-vous.

BLANCHET.

Tout d'suite. (*Se tournant vers Blanchette.*) A-t-on vu qu'elle s'amuse à me donner des coups de porte-manteau dans l'dos!

BLANCHETTE, *le poussant.*

Marche donc.

BLANCHET.

Oh! là là... qu' t'es entêtée!

Ils sortent.

MARCILLY.

Je vais les aider, et je reviens vous chercher.

Il suit Blanchet et Blanchette.

SAINT-VALLIER, *à Jules.*

Toi, pendant ce temps, va dire à Simon de venir prendre mes ordres avant notre départ.

Jules ouvre la porte du fond, et sort dans le village.

SCÈNE X.

ISAURE, *derrière le puits;* SAINT-VALLIER.

SAINT-VALLIER.

Qu'il me tarde d'être parti... d'arriver auprès d'elle... Je vais l'embrasser avant peu... chère Isaure...

ISAURE, *toujours derrière le puits.*

Qui appelle Isaure? (*Elle regarde de tous côtés.*) Cette voix.... je la connais.

SAINT-VALLIER.

ma fille chérie!

ISAURE, *se traînant sur les genoux.*

Oui... je reconnais cette voix... je me rappelle ces accents... Ils me faisaient du bien... D'où venaient-ils? je ne les entends plus.

SAINT-VALLIER.

Isaure... que serais-je devenu sans toi?

ISAURE.

Ils reviennent... c'est de ce côté. Isaure, c'est moi.

Elle se traîne sur les genoux, et arrive ainsi devant Saint-Vallier.

SAINT-VALLIER.

Il la regarde.

Grand Dieu!

ISAURE.

Qui êtes-vous?

SAINT-VALLIER.

C'est elle, c'est ma fille! Dans quel état... quel désordre...! du sang...

ISAURE.

Ils ne m'en ont que trop laissé; il le fallait tout prendre avec ma vie... ils auraient fini mon supplice.

SAINT-VALLIER.

Infortunée... reviens à toi...

ISAURE.

Ne m'approche pas.

SAINT-VALLIER.

Isaure! ma fille!

ISAURE.

Sa fille! toi!... mon père!... Oui... (*s'éloignant.*) Ne m'approchez pas.

SAINT-VALLIER.

Que je te presse sur mon cœur.

ISAURE.

Non, non...

Isaure veut fuir par la porte du fond.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; JULES, *revenant.*

SAINT-VALLIER.

Arrête, Jules, arrête : la voilà, c'est elle, c'est ma fille.

JULES, *la tenant..*

Isaure... comment se fait-il...

ISAURE.

Jules... ah ! c'est trop.

Elle pousse un cri, et se cache la figure dans ses mains.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BLANCHET, BLANCHETTE, MARCILLY, LAURENT, GENS DE LA FERME.

ENSEMBLE, en dehors.

GENS DE LA FERME.

Partez, partez.

MARCILLY.

Partons, partons.

BLANCHET *et* BLANCHETTE.

n route, en route.

BLANCHET.

Avec mamselle Isaure
Nous n'tard'rons pas à revenir.

ISAURE, *brusquement.*

Ecoutez.... les voilà ! Pourquoi me retenir ?

LE CHOEUR, *entrant en scène.*

Ne tardez pas } à revenir.
Nous n'tard'rons pas } à revenir.

ISAURE.

Ils veulent me poursuivre encore !
Ah ! la mémoire me revient !

CHOEUR.

Partez.
Partons.

ISAURE.

ENSEMBLE.

Fuyons.

CHOEUR.

Partez.

ISAURE, *à Jules.*

Il me retient.
Lâchez-moi.

BLANCHET, *arrivant.*

La voiture est prête.

ISAURE, *s'arrachant des mains de Jules.*

Lâchez-moi donc.

JULES *et* SAINT-VALLIER.

Blanchet, arrête.
C'est ma fille.
C'est sa fille.

MARCILLY.

Ici?

SAINT-VALLIER.

Retiens-la.

BLANCHET.

ENSEMBLE.

N'y a pas d'danger, la v'là, la v'là.

CHOEUR.

Par quel hasard se r'trouv'-t-ell' là?

MARCILLY.

Comment se trouve-t-elle là?

ISAURE, *avec emportement.*

Du feu dans mes veines circule;
Je ne respire plus..., je brûle!
Eloignez-vous avant qu'il soit trop tard;
Ne vous exposez pas... Ma pitié pour Selmar,
C'est elle aussi qui m'a perdue.
Eloignez-vous... Voyez, dans sa fureur!

(Tout le monde pousse un cri d'effroi, en reculant.)

JULES.

Isaure, tu fus dans l'erreur.

ISAURE.

Fuis, Jules! fuis!

JULES.

Tu m'es rendue.

SAINT-VALLIER, *à ses amis.*

Rassurez-vous. (*A part.*) Quelle affreuse pensée!
(*A Isaure.*) Isaure, mon enfant, je t'avais abusée.
Crois-moi, demande-leur, si je t'abuse encor!
Non, Selmar n'était qu'en démence
De n'avoir obtenu ta main.

JULES.

L'amour seul a causé sa déplorable fin.

ISAURE.

Il se pourrait!

MARCILLY.

A l'espérance,
Ouvrez votre cœur,
Et renaissez au bonheur.

ISAURE.

Ah! mon père!

Elle s'évanouit dans les bras de son père. — Jules est aux pieds d'Isaure. Marcilly a les mains levées vers le ciel.

TABLEAU.

RÉPERTOIRE DRAMATIQUE
DE L'ENFANCE.

—

THÉATRE DE M. COMTE.

Chaque pièce se vend séparément 75 c.

—

Les Trois Fils de la veuve.
Finette, ou l'Adroite Princesse.
Le Chat botté.
Le Jeune Grec, ou les Six couronnes.
La Jeune Marraine.
Un Demi-Siècle, ou la Vie de deux écoliers.
Une Soirée, ou les Mœurs en miniature.
Le Remplaçant.
Un Jour d'audience.
Le Petit Poucet.
Le Tilbury et la Charrette.
Henri IV en famille.
La Petite Somnambule.
Marie Brouillon.
La Cuisine au salon.
La Muette des Pyrénées.
C'est l'un ou l'autre.
Les Ricochets.
Les Petits Braconniers.
Le Mari de cinq ans.
Un Jour de médecine.
Les Deux Apprentis.
Les Blés et les Fleurs, etc., etc.

—

Quatre pièces, formant un volume, orné de deux jolies gravures, 3 fr.

Ed. Vattier, Laville et Adrien Féart;

suite aux deux Éditions des Fables du mêm

illustrées

Par MM. J.-J. GRANVILLE et JULES DA

30

centimes

LA LIVRAISON

pour

PARIS;

10 CENT.

EN SUS

pour les

DÉPARTEMENTS.

—

En payant 10 livraisons d'avance, on les recevra *franco* à domicile.

—

L'ouvrage sera entièrement publié en 1838.

—



Joconde.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTIO

Chaque livraison se composera de 16 pages de texte, papier vélin superfin, glacé et satin dans le texte, et d'une grande vignette tirée séparément.

Deux éditions sont faites simultanément : 1o Sur papier vélin raisin, même format, et auteur, illustrées par J.-J. GRANVILLE, et publiées par H. FOURNIER.

2o Sur papier vélin jésus, format de l'édition des Fables publiées par ARMAND AUBRÉ

ON SOUSCRIT A PARIS,

Chez BOURDIN et Cie, éditeurs, rue de Seine-Sai

Et chez les principaux libraires de France et de

1 Ces deux ouvrages se trouvent à la même librairie, en livraisons au prix de 50 c.; ou

Typog

480 / 30
18 16.
0.

30
16.
4
64.

16.
30
480.
320
800
60
860
35
895.
417
1322.

16
20
320

900

16
18
128
16
288.
72
360
35

18
4
72

360
35
5

2500

360.
32
392.
35
417.

2150.
2,68
17200
12900
4300
5762

33
4.
3
132

4/3
10 1,3

4
132
2,68

5762.